



Notes de synthèse

Progrès et méliorisme

Condorcet et la pensée politique américaine

Omer Moussaly

Le siècle des Lumières a façonné la vision américaine de la modernité selon un rapport d'attrait/répulsion. Le contexte historique qui a présidé au peuplement et, plus tard, à l'indépendance des États-Unis a consolidé dès le début l'idée d'une société nouvelle en cours de formation, orientée vers la liberté et le progrès, et tournant le dos à l'ancien régime féodal des vieux pays d'Europe, d'où sont originaires les colons. Du coup, la querelle des Anciens et des Modernes a fait son apparition au Nouveau Monde. On s'interrogeait à savoir si les ancêtres étaient des géants et que leurs progénitures émigrantes n'étaient que des nains perchés sur leurs épaules. Mieux encore, on inversait la chronologie faisant des premiers penseurs de l'humanité de jeunes enfants comparés aux contemporains qui avaient plusieurs longueurs d'avance sur eux en raison de l'évolution croissante de la somme des connaissances dont ils disposaient.

L'article de fond que Dorothy Ross a consacré à l'étude de la pensée sociale américaine au 19^e siècle traite du conflit opposant les tenants du processus de sécularisation à leurs adversaires qui

prétendaient être les détenteurs d'une vérité divine et immuable. Les premiers, se réclamant de la théorie du progrès avancée par Adam Smith, faisaient preuve d'une certaine retenue à l'égard de la Révolution française par trop discréditée pour avoir dégénéré en despotisme et suscité l'hostilité de bon nombre de pays européens. Fiers du succès de leur propre révolution, ils n'adaptèrent à leur contexte que l'universalisme prêché par les auteurs de la Déclaration des Droits de l'homme. Pour le reste, ils comptaient sur la réserve de terres arables à perte de vue, qui leur assureraient ad infinitum un niveau de subsistance de plus en plus élevé grâce à la magie de leur propre vision égalitaire

They concluded that America's huge reservoir of land would preserve its agrarian character and, together with republican institutions, insure its progress virtually in perpetuity. (Ross, 1984: 912)

Dans un autre ordre d'idées, Ross attribue à la raison le mobile des efforts déployés en vue d'assurer

sécularisation de l'appareil étatique. Mais en même temps, force lui est de reconnaître que ces efforts ont été investis en cours de route par une dimension religieuse non négligeable. Toutefois elle omet d'identifier la filiation du processus de sécularisation ne faisant qu'une allusion trop vague à un long héritage issu de l'apport européen, qui, de l'avis de Charles M. Andrews, a insufflé une croyance dans la « perfectibilité de la démocratie ». Or le père de la notion de perfectibilité n'est nul autre que Condorcet et l'on s'explique mal que Ross n'ait pas souscrit à cette piste.

Toutefois, on s'attendait que, dans le livre sur la question des sciences sociales américaines, Ross aurait pu se rattraper en corrigeant un tant soit peu son tir et reconnaître que Condorcet ait pu transmettre aux Américains, à l'aube de leur indépendance, sa foi inébranlable dans le progrès. Cependant elle ne profita pas de l'occasion et persista plutôt à contraster l'enlisement de la vieille Europe aux horizons prometteurs qui s'ouvraient au Nouveau Monde. Sous cet angle, se contentant d'établir une distinction entre les deux mondes, elle

recognized not only that the modern West was different from the feudal and ancient worlds but that it was engaged on a novel course of historical development whose character was still unfolding. (Ross, 1994: 173)

Toujours est-il qu'en poursuivant sa quête, Ross récidive en publiant en 1995 dans la même revue un deuxième article sur le sujet où elle change le fusil d'épaule en affirmant, cette fois-ci, dans une note infrapaginale que,

In practice, however, the master narratives of the United States and Europe that I will be discussing are integrally related to grand narratives of the progress of humanity and generally imply their existence. (Ross, 1995: 651)

Les progrès de l'Ouest sont, dans ce contexte, mieux identifiés. Il s'agit d'une amélioration touchant la démocratisation

accrue des institutions politiques et de l'avancement du savoir couplé à une plus grande diffusion. Ainsi, les États-Unis accèdent progressivement à un niveau supérieur de civilisation et leur démocratie suit une voie méliorative grâce à un concept développé en France au 18^e siècle, à savoir, celui du progrès indéfini. Pour la première fois, Ross évoque des idées développées par l'auteur de l'*Esquisse* sans toutefois les porter à son crédit. La rigueur scientifique nous autorise à combler cette lacune en explorant davantage l'influence de Condorcet sur la poursuite de la perfectibilité en terre d'Amérique.

Il est, en effet, tout à fait plausible d'assumer que Condorcet ait suscité, en terre d'Amérique un débat sur le rôle des Lumières dans l'amélioration de la condition humaine. Il est à rappeler que cet aristocrate français fut à l'origine d'un courant historiciste s'appuyant sur les sciences naturelles dans les colonies d'Amérique à la veille de leur indépendance. D'autres influences se sont ajoutées au fil des ans pour dégager cet historicisme du positivisme qui lui était associé au fur et à mesure qu'on découvrait que les techniques des sciences exactes s'avéraient peu concluantes dans le domaine des sciences sociales.

Le cas échéant, il y a lieu d'identifier une pléthore de pistes qui peuvent servir à retrouver les origines intellectuelles des idées de progrès et de méliorisme dans la politique américaine. Il a déjà été dit que les pères fondateurs des États-Unis avaient puisé dans la philosophie anglaise tout aussi bien que chez les penseurs français du siècle des Lumières. De son côté, Condorcet s'est signalé en particulier comme le chantre du progrès et de la perfectibilité ayant impressionné positivement ou négativement une foule de politiciens américains, dont Jefferson, un des fondateurs du parti démocrate et 3^e président, John Adams, deuxième président (élu en 1797) et notamment Benjamin Franklin, homme d'État, physicien, philosophe et publiciste américain (1706-1790) qui vint en France négocier l'alliance de Louis XVI avec la

nouvelle république (1777). Condorcet pourrait être considéré comme une bonne piste, parmi d'autres, qui mérite d'être explorée, surtout en raison de son ardente conviction scientifique qui le portait à croire que l'humanité est susceptible d'accéder à des meilleurs lendemains, conviction partagée par nombre de ses confrères américains.

La piste Condorcet

Commençons par une présentation succincte des idées de progrès et de méliorisme que Condorcet a développées tout au long de sa carrière en tant que mathématicien et secrétaire à vie de l'Académie des sciences. Une attention particulière doit être accordée à son *Esquisse d'un tableau historique du progrès de l'esprit humain*, paru à titre posthume et dont la version anglaise n'a pas tardé à atteindre le Nouveau Monde où elle reçut un accueil mitigé par l'élite intellectuelle d'un pays qui venait de gagner son indépendance. Le progrès de l'esprit humain, selon Condorcet, provient de la faculté de l'homme de réagir aux sensations qu'il reçoit du monde extérieur et du traitement qu'il en fait après avoir partagé ses impressions avec ses semblables. Sa connaissance est empirique puisqu'elle est le fruit de l'observation appliquée à l'évolution des groupes humains qui aspirent à plus de vérité et de bonheur. Condorcet en vient alors à déterminer le but qu'il s'est assigné dans *l'Esquisse*, à savoir

de montrer, par le raisonnement et par les faits, qu'il n'a été marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines; que la perfectibilité de l'homme est indéfinie; que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendante de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés.
(Condorcet, 1998 : 81)

Le morceau est lâché : l'évolution est méliorative, à sens unique et illimitée. Seule la vitesse du progrès peut subir des accélérations plus ou moins grandes. Pour

étayer sa thèse, Condorcet remonte au premier état de civilisation, c'est-à-dire à l'âge de la chasse et de la pêche où l'homme vivant en petite communauté cherchait à assurer sa subsistance tout en veillant à transmettre l'industrie qu'il a développée en vue de servir à perfectionner l'habileté de ses descendants. Il y a donc accumulation des acquis d'une génération à l'autre et de fil en aiguille l'homme passe à l'âge de l'agriculture, apprenant petit à petit à défricher la terre, à semer, à récolter et à en faire des provisions. Du coup, il n'aura de cesse d'améliorer ses conditions de vie ne serait-ce qu'en diversifiant sa subsistance.

Le triomphe de la vérité

Les idées de Condorcet se situent à l'antipode du mythe du bon sauvage que Rousseau soutenait. En fait, Condorcet réfute l'assertion de l'auteur du *Discours sur l'inégalité* à propos des effets désastreux du progrès des sciences et des arts et du cheminement vers une inégalité et un despotisme de plus en plus marqués au fur et à mesure que les sociétés humaines évoluent. Il affirme, au contraire, que tout ajout aux acquis représente un pas de plus en termes d'amélioration. Qu'il s'agisse d'échanges, de création de nouveaux arts et d'éclosion des sciences, tout contribue au bien-être de l'homme. La nécessité étant la mère de l'invention, les êtres humains, se sont d'ailleurs vite dotés d'un code écrit en vue de conserver de l'oubli les réalisations du passé et assurer à jamais « les progrès de l'espèce humaine ». Ce qui compte le plus c'est le triomphe de la vérité et Condorcet d'imputer à la nature d'avoir su entrelacer en un réseau plusieurs valeurs tenues habituellement séparées

Par quels liens la nature a indissolublement uni les progrès des Lumières et ceux de la liberté, de la vertu, du respect pour les droits naturels de l'homme; comment ces seuls biens réels, si souvent séparés qu'on les a crus même incompatibles,

doivent au contraire devenir inséparables. (Condorcet, 1998 : 86)

En d'autres termes, l'ignorance est l'ennemie de la liberté, car celle-ci se nourrit à même les Lumières du savoir; le perfectionnement est synonyme de bonheur et la raison mène une lutte sans merci contre les préjugés. Poursuivant son enquête, Condorcet propose de diviser l'histoire de l'humanité en neuf époques et de consacrer un chapitre à ses prédictions touchant l'avenir de l'humanité. Les institutions politiques initiales remontent à la première époque qui fut tiraillée entre le progrès des premières méditations et la superstition des charlatans. Un regroupement humain ne représente pas, selon Condorcet, la somme des individus qui le compose. La preuve en est que pris un à un les êtres humains soutiennent une variété d'opinions sur un sujet donné et que collectivement ils optent pour les positions les plus extrêmes. Il s'ensuit que le progrès des peuples tarde à venir parce qu'il nécessite une plus grande dissémination des Lumières de la raison que ne requiert chacun des individus. D'où la contradiction entretenue par Condorcet entre l'uniformité communautaire et la diversité du genre humain qui le conduit à manifester sa prédilection pour l'homme et son aversion pour la collectivité.

La civilisation par l'éducation

Toujours est-il que l'enfantement d'une société civilisée ne se fait pas sans douleur ou souffrance, mais c'est à ce prix que les peuples acquièrent leur liberté et procèdent à leur amélioration. Toutefois si dans le mouvement ascendant de l'espèce humaine il persiste à avoir des vices, c'est que la raison n'est pas parvenue à un stade assez développé pour éclairer suffisamment le chemin qui mène au bonheur. Il faut imputer cet état de fait à l'ignorance et aux préjugés qui livrent une lutte à finir contre la raison et tentent de bloquer son avancement par les écueils qu'ils sèment sur son parcours. En dépit de ces contrariétés qui ont la vie dure, l'humanité a tôt su réaliser comme nous l'avons mentionné précédemment, une des

plus grandes inventions, en l'occurrence l'écriture alphabétique, susceptible de sauvegarder de l'oubli les acquis des progrès humains. Peu importe à qui revient la paternité de cette découverte, c'est aux Grecs que revient la mise à profit de cet outil au service de l'humanité toute entière. Pour cette raison, Condorcet ne tarit pas d'éloges à l'endroit de

ce peuple qui a exercé sur les progrès de l'espèce humaine une influence si puissante et si heureuse dont le génie lui a ouvert toutes les routes de la vérité, que la nature avait préparé, que le sort avait destiné pour être le bienfaiteur et le guide de toutes les nations, de tous les âges. (Condorcet, 1998 : 121)

Bien qu'il affiche le triomphe de l'hellénisme, Condorcet reconnaît que les mœurs des Grecs laissaient parfois à désirer. Qu'à cela ne tienne ! Le tout s'explique en fonction du leitmotiv cher à Condorcet qui impute le bien aux Lumières et le mal à leur absence. N'étant pas exempte de vices, la société grecque a réalisé, quand même, grâce à l'exercice de la raison, un pas de géant dans le sens de l'adoucissement des mœurs. Les héritiers de cet âge classique doivent veiller à ce que la flamme transmise reste allumée, au risque de sombrer dans la décadence et l'asservissement. Il leur incombe donc,

de ne rien négliger pour conserver, pour augmenter les Lumières s'ils veulent devenir et demeurer libres; et de maintenir leur liberté s'ils ne veulent pas perdre les avantages que les Lumières leur ont procurés. (Condorcet, 1998 : 174)

Une fois encore, Condorcet souligne l'association de la liberté et du savoir dont l'éclairage éloigne les bornes de l'asservissement. En bon mathématicien, il formule un théorème et sa réciproque qui se lisent comme suit : la barbarie d'un peuple se résume à l'aune de son ignorance et, inversement, le degré de civilisation est proportionnel à la bonne dissémination des connaissances. En plus, une attention particulière, affirme

Condorcet, doit être accordée à ce qu'on nommerait aujourd'hui la société civile dont les institutions forment un rempart qui protège la liberté et la prospérité contre les abus possibles du pouvoir politique s'il n'est pas soumis à une constitution empêchant tout dérapage.

Condorcet étaye son argumentation en la reliant à l'une ou l'autre des inventions dont l'apport a été bénéfique au genre humain. À titre d'exemple, l'invention de Gutenberg marque une date charnière dans l'histoire de l'humanité. C'est que la découverte de l'imprimerie, affirme-t-il, est venue contrer la férocité des préjugés et les violences inhérentes de l'époque précédente et leur substituer un esprit d'industrie, de prospérité, un adoucissement des mœurs, une diffusion plus grande des idées et un « progrès général des Lumières ». Il en est résulté une légitimation de la puissance sociale à n'exercer son pouvoir que dans le sens d'assurer à l'être humain, « les droits qu'il tient de la nature ». Condorcet fait alors une profession de foi dans

Une connaissance générale des droits naturels de l'homme, l'opinion même que ces droits sont inaliénables et imprescriptibles, un vœu fortement prononcé pour la liberté de penser et d'écrire [...] le zèle pour la propagation des Lumières. (Condorcet, 1998 : 229-230)

Le recours à une terminologie légale pour indiquer qu'aucun laps de temps ou autres conditions déterminées par la loi ne peuvent supprimer ces droits naturels renforce ceux-ci et les élève à un niveau universel et pérenne. Le fait de regrouper ainsi des notions que l'on a l'habitude de considérer disparates indique clairement que pour Condorcet tout se tient dans l'édifice qu'il échafaude où la liberté d'expression est fille de la raison. Sa doctrine fondée sur les Lumières ne tarde pas à avoir raison des préjugés - derniers obstacles à la « perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine » - et à saper les fondements de l'injustice. À titre d'exemple, l'indépendance de l'Amérique de la domination serait d'après Condorcet

une réaction aux abus du colonisateur qui prétendait détenir un pouvoir divin sur ses colonisés. Ceux-ci se sont alors soulevés contre l'injustice qui selon eux avait brisé les liens qu'ils avaient avec la métropole. À l'instar de la révolution américaine, la Révolution française visait à combattre la tyrannie, sauf que, dans les faits, elle suscita l'animosité des monarchies européennes qui s'allièrent pour l'écraser par la force des armes alors que la révolution américaine bénéficia de l'appui des puissances rivales de l'Angleterre, dont la France. Mises à part ces légères particularités, les deux révolutions ont en commun le redressement d'une injustice qui a trop duré ce qui n'autorise pas d'en exagérer les divergences comme certains analystes sont portés à le faire.

En conclusion, Condorcet reprend comme un refrain le fil conducteur de sa réflexion qu'il résume en soulignant que la bonté morale de l'homme, résultat nécessaire de son organisation, est, comme toutes les autres facultés, « susceptible d'un perfectionnement indéfini et que la nature lie, par une chaîne indissoluble, la vérité, le bonheur et la vertu. » (Condorcet, 1998 : 286). L'adjectif « indéfini » ayant deux sens, soit « indéterminé » ou « illimité », Condorcet, il ne fait pas de doute, se réfère à la deuxième acception du terme.

Condorcet et ses critiques

Les détracteurs de Condorcet furent légion. Sainte-Beuve ne ménage pas ses critiques à son endroit traitant son *Esquisse* de destructive ; de Maïstre souligne le penchant de Condorcet pour les dogmes et son antichristianisme et Malthus verse dans le même sens. Par contre, Condorcet ne manque pas d'admirateurs qui ne tarissent pas d'éloges sur son apport. Certains le considèrent comme un symbole et un grand philosophe qui clôt le siècle des Lumières en reprenant à son compte la plupart des points de vue soutenus par les encyclopédistes et en faisant abstraction des prises de position qui différencient,

par exemple, Voltaire, Rousseau, d'Alembert, ou Diderot. En agissant de la sorte, Condorcet s'affirme en tant que porte-parole des philosophes du 18^e siècle qui, à quelques nuances près, ont souligné leur attachement à la préséance de la raison et se sont acharnés à donner le coup de grâce aux préjugés, à la superstition et à l'ignorance. Mais en même temps, bien qu'il appartienne au siècle des Lumières, Condorcet s'en détache par ses prises de position critiques. Il croyait en la diversité individuelle et s'opposait à toute velléité d'utilitarisme qui justifierait une limitation de la liberté. Selon lui, les principes universels existent, mais il s'objecte à ce qu'on les impose de force, ou même par endoctrinement. Ce paradoxe, préconise-t-il, se résorbe en attribuant aux sentiments la capacité de mener l'individu à découvrir par lui-même les vérités éternelles et partant, à connaître le bonheur.

Parallèle entre les Révolutions française et américaine

La foi de Condorcet dans le progrès et la perfectibilité de la race humaine était bien accueillie par un grand nombre de dirigeants américains qui partageaient l'optimisme du penseur français, ce qui a porté Alexandre Koyré à faire état d'un dénominateur commun entre les soulèvements américain et français, précisant du même coup dans quel sens ils se sont influencés

This attitude, revealed in two great events, the American Revolution and the French Revolution, symbolizes, or better realizes, for Condorcet the triumph of philosophy over prejudice and of liberty over despotism. (Koyré, 1948: 139)

Mise à part l'admission de Condorcet d'une certaine ressemblance entre les deux Révolutions, il lui incombait de nuancer un peu ses propos. D'après lui, une fois brisés les liens de dépendance envers l'Angleterre, les Américains ne sentaient pas le besoin de chambarder tout le

système politique en place. Il leur suffisait d'adopter une taxation équitable et de se munir d'un équilibre du pouvoir (*check and balance*) par le biais d'une représentation bicamérale*. C'est pour cela que leur Révolution s'est avérée, à toutes fins pratiques, exempte de radicalisme. Par contre, le peuple français, à l'exception d'une minorité privilégiée, succombant sous le poids des obligations, des taxes, du clergé et de la tradition, se devait de se battre sur plusieurs fronts en même temps. Sa Révolution a nécessairement pris une allure plus draconienne. À part ces distinctions conjoncturelles, Condorcet fidèle à son universalisme, croyait que ce qui est bon pour un Français, l'est pour un Américain : les principes sont les mêmes, sauf que les modes d'application peuvent varier.

Une autre distinction mérite d'être signalée. Étant donné l'étendue du territoire américain, Condorcet appréhendait que l'adoption du suffrage universel ne soit pas appropriée à une grande assemblée, car il favoriserait les riches au détriment des pauvres. Mais l'expérience américaine est venue démentir le doute généralisé concernant le bien-fondé d'une constitution républicaine dans un si vaste pays. Le fonctionnement d'un tel régime, du moins dans sa forme fédérée, s'étant avéré possible, a convaincu Condorcet de modifier son point de vue initial. Cependant, même au risque de fausser compagnie à Jefferson, Condorcet tient à ne pas dissocier la liberté de commerce de la liberté politique.

Jeffersonian democracy is a democracy of property owners; for the physiocrats, on the other hand, the landowner is the basis of the city because the city depends upon the land for its very existence [...] In short, a man who depends upon another man for his subsistence does not have the independence needed to

* Les Anglomanes et les américanistes se partageaient l'appui populaire. Condorcet prenait parti pour ces derniers, lesquels soutenaient, au début l'unicaméralisme, mais finirent par opter pour le bicaméralisme.

exercise the right to vote. (Koyré, 1948: 146)

Il y avait quand même une ombre au tableau, car bien qu'il soit un grand admirateur de la vitalité du peuple américain récemment affranchi, Condorcet ne va pas par quatre chemins quand il s'agit de dénoncer l'esclavage. Il répugnait qu'on admette l'asservissement d'une partie de l'humanité ou qu'on en argumente à tête froide de ses avantages. L'intérêt que certains Américains tirent en soustrayant à d'autres êtres humains leur liberté jure contre tous les droits que la nature dote l'espèce humaine : La liberté est une fin en soi, non un moyen qu'on sacrifie en vue de réaliser un gain si substantiel soit-il.

L'influence de la pensée politique de Condorcet se fit rapidement sentir en dehors de la France, notamment chez les fondateurs de la jeune République américaine. Ces derniers, étaient pour la plupart, fondamentalement, contre l'esclavage, convaincus comme l'était Condorcet, que l'homme est un être sensible et rationnel capable d'acquiescer des idées morales. De plus, ils partageaient la conviction qu'une république de lois était la meilleure forme de gouvernement pour faire progresser la liberté et les Lumières. Entre autres, Jefferson et Condorcet partageaient la même conviction en ce qui concerne la primauté de la raison, notamment dans les professions de foi à caractère public ou légal.

Like his friend Jefferson, Condorcet believed that the Declaration of Rights is more important even than the Constitution for which it is not a preface but the indispensable foundation [...] It is not a decree or a law, not an expression of will, but one of reason. (Koyré, 1948: 146)

Grâce à la raison, les êtres humains, ont pris conscience du fait qu'ils sont fondamentalement libres et égaux et que la première tâche incombant aux hommes politiques imbus des Lumières est d'affirmer ces vérités et de s'assurer de les mettre en pratique. De plus, l'importance

accordée à une éducation libérale qui permet aux hommes de saisir le sens de leurs droits inaliénables est au cœur de la vision progressiste américaine. Bien sûr certaines idées de Condorcet, notamment celles ayant trait à la question de l'esclavage ou ses commentaires critiques de la division du pouvoir aux Etats-Unis, lui ont attiré des détracteurs. Mais somme toute, personne ne peut nier son influence sur la vision progressiste et méliorative américaine.

John Adams et Condorcet

John Adams, par exemple, a lu et relu *L'Esquisse* et en a commenté plusieurs sections. Analysant ces commentaires, Haraszti montre à quel point les idées de Condorcet ont eu un impact sur ce grand homme politique américain qui était très conscient des dérapages possibles inhérents aux prises de position radicales.

These comments – the first critique of the idea of progress by an American – were written not by a stubborn reactionary but by a statesman apprehensive of the counter-revolution which might follow excesses and who saw his fear justified. (Haraszti, 1950: 231)

Il est clair que John Adams ne partageait pas l'optimisme béat de Condorcet. Certes, il croyait au progrès du genre humain et voyait dans l'indépendance américaine un pas de plus dans cette direction, mais il ne pensait pas que les récents progrès de l'humanité aient un caractère irréversible. Sur plusieurs points, il disputa les hypothèses et les conclusions de Condorcet. Si l'homme était un être rationnel par nature, dit-il, il était aussi une créature religieuse. La religion chrétienne, par exemple, a aussi joué, selon Adams, un rôle important dans l'adoucissement des mœurs. La moralité judéo-chrétienne dont la règle d'or de ne pas faire aux autres ce qu'on ne veut pas qu'on nous fasse était, selon Adams, à l'origine d'une vision égalitaire des êtres humains. Bien qu'à l'instar de Condorcet, Adams apprécie la splendeur de la

civilisation grecque, il n'en demeure pas moins qu'il accorde la primauté au peuple élu et à son prophète Moïse qui a plus fait pour le progrès du genre humain que la plupart des philosophes et hommes d'État Grecs,

As much as I love, esteem and admire the Greeks, I believe the Hebrews have done more to enlighten [sic] and civilize the World. Moses did more than all their Legislators and Philosophers. (Haraszti, 1950 : 236)

De plus, le caractère abstrait de certaines propositions de Condorcet nourrissait, selon Adams, la prétention des premiers révolutionnaires français de détenir la vérité révélée. Par leur connaissance des textes « sacrés », ceux de Rousseau par exemple, les Jacobins cherchaient à imposer la vérité au peuple français par la force et la violence si nécessaire. Le fanatisme révolutionnaire avait un caractère aussi déplaisant aux yeux d'Adams que le fanatisme religieux. Adams ne pouvait s'empêcher de critiquer Condorcet qui, par son esprit géométrique avait ouvert la voie à des hommes qui croyaient que bâtir un gouvernement suivait les mêmes principes que ceux d'édifier un monument. C'est parce que les nouveaux philosophes-rois de la République française, ne tenant pas compte de la faiblesse humaine, de ses défauts et de ses limites, menaient la France à sa perte plutôt qu'à la félicité. L'indépendance américaine, plus modérée, était moins idéologique, selon Adams, et moins susceptible de déboucher sur le désastre que provoqua la Révolution française. Un dernier long passage laisse le lecteur sans aucun doute sur les limites qu'Adams décelait dans la doctrine de Condorcet, laquelle a probablement autant nuï que nourri le progrès humain

The Philosophers of France were too rash and hasty. They were as artful as selfish and as hypocritical as the Priests of Babilon Persia [...] They miscalculated their Forces and Resources: and were consequently overwhelmed in destruction with all their Theories. The Precipitation and

Temerity of Phylosophers has, I fear, retarded the Progress and Amelioration in the Condition of Mankind for at least an hundred Years. (Haraszti, 1950: 250)

Il s'ensuit que, pour Adams, le progrès humain doit autant à la modération et à une croyance en un Créateur juste plutôt qu'à toute théorie philosophique abstraite. En voulant démontrer l'importance du progrès de la science et des arts dans l'adoucissement des mœurs et dans le progrès moral, Condorcet, selon Adams, aurait négligé d'autres facteurs, tout aussi importants, qui concouraient à l'obtention d'un tel résultat.

Adams, critique éclairé de Condorcet

Dans son article bien documenté Zaltan Harazti fait état de la réaction de John Adams après avoir effectué au moins deux lectures successives, à treize ans d'intervalle, de la traduction anglaise de l'*Esquisse* de Condorcet, la première fois en 1798, la seconde en 1811. Cela laisse entendre d'autres prises de connaissance possibles de cet ouvrage à d'autres occasions et indique le grand intérêt qu'accordait Adams au philosophe français de la fin du siècle des Lumières, sans, pour autant partager toutes ses opinions. Que cet homme politique américain, se soit penché si assidûment sur l'*Esquisse* et l'ait annotée en quatre mille mots bien que plus souvent qu'autrement d'une façon négative, indique à n'en pas douter qu'il n'était pas indifférent à la thèse de Condorcet sur le progrès de l'espèce humaine.

Qui bene amat, bene castigat.

Autrement dit, le châtement n'a pas d'autre but que de corriger les défauts ou les vices de celui qu'on aime. À ce titre on s'explique bien que, sous l'effet de l'irritation qu'a suscitée le texte de Condorcet, Adams y ait cherché la bête noire. Il est hors de question, dit Adams que les hommes de génie jouent le rôle de force motrice du progrès comme le prétend le philosophe français, car pour Adams la liste des torts commis par ces hommes est trop longue. De là à accuser Condorcet de

tous les maux; il n'y avait qu'un pas que Adams a vite franchi en le traitant tour à tour, d'« arrogant », de « méchant », de « charlatan » et de fou à lier, surtout quand il dénonce les préjugés qui, prétend-il, imprègnent les constitutions américaines.

En dépit de l'aversion affichée d'Adams à la quasi-totalité des idées de Condorcet, on ne décèle pas dans sa critique le moindre signe de perversité, affirme Haraszti. Il s'agit plutôt de deux perceptions diamétralement opposées en ce qui a trait à la révolution : l'une positive et l'autre négative :

Condorcet believed that the Revolution had opened the gates to a better future and wrote consistently from that point of view; and Adams, who considered the Revolution a catastrophe, criticized him with equal consistency.
(Haraszti, 1950: 231)

Toutefois, Haraszti nuance son commentaire en insinuant que Adams se servait de l'*Esquisse* comme bouc émissaire très commode qui l'autorisait à dénoncer, surtout après la chute de Napoléon, la vanité des philosophes. Il ajoute aussi que Adams agissait en tant qu'homme d'État qui reconnaissait les bons traits de caractère de Condorcet, mais appréhendait la contre-révolution que provoquent inmanquablement les excès de la révolution. Au fond, Adams saluait l'intelligence de Condorcet, ses bonnes intentions mais lui reprochait son ignorance et l'absence d'expérience en matière de gouvernement.

En outre, Adams en veut à Condorcet d'induire en erreur le genre humain avec des notions emphatiques de liberté, d'égalité et de fraternité. L'athéisme de Condorcet serait le mobile de son admiration pour le peuple grec, dont l'apport à la civilisation, prétend-il, dépassait de loin celui de toutes les autres nations réunies, alors qu'Adams, grand champion de la foi, estime que les Hébreux ont fait davantage en matière d'éclairer le monde et de le civiliser. Toutefois il arrivait, à l'occasion à Adams d'approuver certaines affirmations de Condorcet dont

celle qui rapporte que la quasi-totalité des institutions grecques admettaient l'esclavage; de prendre partie pour Condorcet contre Rousseau au sujet de l'effet bénéfique des arts sur l'adoucissement des mœurs; d'abonder dans le même sens en reniant le droit de n'importe quelle autorité de maintenir le peuple dans l'ignorance et j'en passe. En corroborant ne serait-ce qu'un petit nombre de jugements avancés par Condorcet, en lisant et relisant l'*Esquisse*, Adams reconnaît implicitement l'influence de ce livre sur la formation de sa pensée politique.

Le méliorisme, un siècle plus tard

Plus d'un siècle plus tard, nous constatons pareillement, la similarité frappante entre l'illustration et la défense du méliorisme chez John Dewey et Condorcet. On aurait tort de l'attribuer à une association fortuite d'idées. D'autant plus que les deux penseurs se réclament du sensualisme empirique et rationaliste et tentent d'appliquer les méthodes des sciences naturelles aux études sociales. De la sorte la certitude des résultats obtenus aide à déplacer les bornes de la connaissance d'une façon illimitée pavant ainsi la voie au bien-être de l'espèce humaine. Un autre point de ressemblance entre Condorcet et Dewey a trait à leur commune vision d'une philosophie de la praxis qui met sur le même pied d'égalité la théorie et la pratique sans discrimination entre les branches du savoir.

Dewey et le progrès par l'éducation

Les réalisations modernes dans les domaines de la science et de la technologie portent Dewey à partager la vision méliorative de Condorcet, à cette nuance près : la progression n'est pas irréversible comme le soutenait l'auteur de l'*Esquisse*. Même si Dewey envisage une régression possible, il fait appel au sens de la responsabilité des êtres humains de veiller à éviter la rechute. L'écart entre les deux philosophes n'est pas aussi grand qu'on

peut l'imaginer, puisque Condorcet fait aussi état de crises potentielles dans la marche de l'humanité vers plus de justice, d'égalité et de bonheur.

Cependant, il serait erroné de confondre les termes « perfection » et « perfectibilité ». Le premier renvoie au degré le plus haut dans une échelle de valeurs, le second à une tendance asymptotique qui tout au long de sa trajectoire laisse toujours de la place à l'amélioration. Dans ce sens, la vision de Dewey ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de Condorcet. Ni l'un, ni l'autre, n'établit une fin au processus de perfectibilité, sinon qu'en cours de route, les mœurs s'adoucissent, les bienfaits s'accumulent et le bonheur accru comble la race humaine. La raison occupe une place privilégiée dans leur système respectif et ils s'accordent à n'octroyer à l'État qu'un rôle réduit. Qui plus est, Dewey et Condorcet n'ont pas réussi à trouver une solution valable à l'opposition qu'ils ont eux-mêmes soulevée entre l'individu et la société.

En plus nos deux penseurs partagent la même admiration à l'endroit de l'apport du peuple grec à la civilisation. Condorcet ne tarit pas de louanges à propos du génie hellène qui a pavé le chemin de la vérité en tout temps et en tout lieu. Dans son introduction à l'anthologie de Dewey, Joseph Ratner résume en ces termes le point de vue de Dewey sur les intellectuels grecs

What distinguishes them from all their forerunners and contemporaries is the epochal, world-revolutionary discovery made by their mathematicians and philosophers. Rivaling the poets and prophets (whom now insignificantly call mythologists) the Greek mathematicians and philosophers discovered a new royal road to the heart's fondest and deepest desire – to the realm of eternal and immutable Being, replete with all that is good, true and beautiful and providentially devoid of anything else. (Dewey, 1939: 20)

Dans un article au long titre, « The Idea of Social Progress Through Education and the French Enlightenment Period: Helvetius and Condorcet » Stanley E. Ballinger affirme, d'entrée de jeu, que le progrès social aux États-Unis s'inscrivait dans le cadre de mesures prises à cet effet. Le méliorisme en éducation, c'est-à-dire, le progrès par le truchement de l'éducation, préoccupait, à titres divers, experts et amateurs qui, à partir du 19^e siècle faisaient acte de foi en faveur du progrès. Thomas Jefferson et Horace Mann, préconisaient déjà un système scolaire accessible à tous qui inspira un de leurs continuateurs, en l'occurrence, John Dewey à bonifier

The twentieth century with a philosophically more adequate and actually more relevant concept of educational meliorism [...] American civilization had already acquired much of the thought on social progress through education of the Jeffersonians was rooted in the European Enlightenment, especially that of eighteenth-century France. (Ballinger, 1959: 88)

Toujours est-il que les philosophes français du 18^e siècle se sont grandement inspirés de Locke en ce qui a trait à l'origine environnementale des idées. Ayant en commun une conception quasi similaire du progrès, Condorcet et Helvétius influenceront le méliorisme inhérent au système éducationnel des États-Unis. Pour des raisons différentes, ces deux philosophes optaient pour l'enseignement public. Monarchiste et défenseur d'un despotisme éclairé, Helvétius se distinguait de Condorcet qui soutenait des positions opposées. En dépit du peu de cas dont Helvétius faisait des intérêts de l'apprenant, et de son affirmation que le progrès procédait de haut en bas, Ballinger s'étonne de constater que

The somewhat mechanical theory of learning which lay behind Helvetius' notion of control of the social environment is significant in connection with some of the twentieth-

century American theories of educational meliorism. (Ballinger, 1959: 94)

Si tel est le cas d'Helvétius, à plus forte raison, l'influence de Condorcet aurait dû être plus marquée du fait qu'il s'inscrivait en faux contre le féodalisme, la corruption et le népotisme inhérent au despotisme et qu'il ne cachait pas sa prédilection pour un gouvernement démocratique tout en faisant profession de foi dans le progrès réalisé par le biais de l'éducation populaire;

His analysis of history in the Esquisse had convinced him that progress was a cosmic fact, that it was contingent upon nothing [...] Universal, public education, for Condorcet, had new and more potent arguments in its favour than those given by Helvetius. (Ballinger, 1959: 97)

Selon Condorcet, l'éducation prémunit contre l'ignorance susceptible de constituer un obstacle majeur à la connaissance des faits réels.

What more logical procedure for eliminating this problem [ignorance] and thereby achieving social progress than to set a program of universal education to convey the truth to all the people? Whether or not this view is valid, it had a powerful appeal for well over a century, especially in the United States. (Ballinger, 1959: 98)

Ballinger conclut son article en rappelant que même si le méliorisme initial intrinsèque à l'éducation aux États-Unis, tel que formulé par Jefferson n'était pas un calque de la conception française, il s'en est beaucoup inspiré.

William James et la raison

Un autre grand penseur américain de la fin du 19^e et début du 20^e siècle, William James (1842-1910), s'inspire partiellement des idées de Condorcet, surtout en ce qui a trait à l'utilité de la foi populaire en la raison comme mobile d'amélioration de la condition humaine. Condorcet avançait cette thèse dans ses *Cinq mémoires sur*

l'instruction publique en concluant son premier mémoire avec cette phrase mémorable, « Généreux amis de l'égalité, de la liberté, réunissez-vous pour obtenir de la puissance publique une instruction qui rende la raison populaire, ou craignez de perdre bientôt tout le fruit de vos nobles efforts. »¹ (Condorcet, 1994 : 51) Si le rôle des grands hommes comme Rousseau est de rendre explicite les droits inaliénables de l'homme, il faut aussi une impulsion pratique, provenant par exemple des institutions publiques, pour les mettre en œuvre. Dans la préface des œuvres choisies de James, John J. McDermott soulève un point important à propos de la pensée du médecin américain devenu psychologue et un des pères du pragmatisme américain, qui est souvent négligé par ses commentateurs,

Not only in his inspirational essays, but in his technical thought as well, James had everyday experience in view, and he devoted a long series of lectures and articles to the articulation of psychological and philosophical truths, for the purpose of enhancing the immediate situation. He was, in fact, a meliorist and saw philosophy itself as "the habit of always seeing an alternative" (James, 1968: XI)

Dans un essai intitulé *The Sentiment of Rationality*, James développe certaines idées condorcéennes pour les intégrer à sa philosophie pragmatiste. Comme Condorcet, James admet que la découverte des droits inaliénables de l'homme par des penseurs comme Jean-Jacques Rousseau, a eu un impact énorme sur le progrès et le bonheur humain, « What caused the wildfire influence of Rousseau but the assurance he gave that man's nature was in harmony with the nature of things, if only the paralysing corruptions of custom would stand from between? » (James, 1968 : 331) L'absence de préjugés et la recherche de la vérité sont sources de Lumières. En politique ces vérités de liberté et d'égalité sont tenues pour évidentes et constituent la condition *sine*

¹ Ibid., p.51

qua non de tout progrès pratique ultérieur,

This feeling of the sufficiency of the present moment, of its absoluteness, - this absence of all need to explain it, - is what I call the Sentiment of Rationality. As soon, in short, as we are enabled from any cause whatever to think with perfect fluency, the thing we think of seems to us pro tanto rational. (James, 1968: 318)

James en arrive donc aux mêmes conclusions que Condorcet à propos des moments historiques du progrès de l'esprit humain où on encourage l'homme à penser pour lui-même et à chercher dans ses propres forces les solutions aux problèmes auxquels il fait face. À l'opposé, les moments obscurs sont ceux où on empêche la liberté de penser et de critiquer et où on offre des réponses dogmatiques aux masses humaines,

If we survey the field of history and ask what feature all great periods of revival, of expansion of the human mind, display in common, we shall find, I think, simply this: that each and all of them have said to the human being, "The inmost nature of the reality is congenial to the powers which you possess." (James, 1968: 331)

En guise de prolongement

La foi inébranlable en la raison et sa poursuite dans la pratique semblent donc s'identifier à un fil rouge qui relie l'ensemble des penseurs mélioristes américains. À titre indicatif, Franklin Delano Roosevelt (1882-1945) fait écho à la tradition qui considère que les contenus de la Déclaration d'indépendance, de la Constitution et du Bill des droits convergeaient pour garantir les droits naturels à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur, celle-ci étant intimement liée au droit à la propriété. Il renchérit en affirmant que certaines clauses de la Constitution,

[A]uthorized and empowered institutions that could both prevent

others from depriving us of those rights and minimize the probability that government itself could become oppressive! (Brand, 2003: 598)

S'inspirant de Jefferson, la vision de F.D.R. recoupe celle de Condorcet, notamment en ce qui a trait à l'égalité des chances dans une répartition équitable des richesses qui prémunit contre les écarts marqués entre riches et pauvres. F.D.R. ne fausse compagnie à Condorcet qu'en matière de liberté de culte. Celui-là la consacre au même titre que la liberté d'expression alors que celui-ci traite d'hypocrite toute forme de piété religieuse.

Conçu par Condorcet comme une protection contre toute violation à l'intégrité de la personne, le droit à la vie est repris par F.D.R à son compte et bonifié pour inclure le droit de chacun à gagner un revenu décent susceptible de lui assurer une vie confortable. Mais en assignant à l'État la responsabilité d'appliquer ce droit, F.D.R. risque d'élargir son rôle alors qu'il préconise ailleurs l'épanouissement de la société civile au détriment du gouvernement.

*
**

Force est de constater, à la lumière de cette présentation, que l'influence de Condorcet sur la pensée politique américaine en matière de méliorisme n'était pas exempte d'une forme d'aversion à l'endroit de certains de ses prémisses jugées irrecevables. La concomitance des Révolutions américaine et française donnait lieu à l'établissement d'un parallèle entre elles. Condorcet et les pères fondateurs des États-Unis s'accordaient à souligner que les deux soulèvements visaient le redressement d'une injustice qui avait trop duré et la consécration d'une nette amélioration en termes de liberté, d'égalité et de poursuite de bonheur à leur population respective.

Cependant, le siècle des Lumières qui a précédé la Révolution française a mis en évidence les bienfaits du laïcisme en réaction aux abus du clergé. Par contre, la colonisation de l'Amérique attirait les

victimes des persécutions religieuses qui aspiraient à une liberté de croyance et ne voyaient pas du même œil les méfaits de la foi, tels que dénoncés par les encyclopédistes. D'où l'absence de consensus sur les thèses de Condorcet qui considéraient la religion comme un obstacle à l'avancement.

En outre, la soif de profits de certains colons les a autorisés à tolérer, voire à encourager, l'esclavage surtout dans les plantations du sud. Cette complaisance réduisait la liberté à un moyen qu'ils ont vite sacrifié sur l'autel du gain qu'ils escomptaient réaliser alors que pour Condorcet, la liberté est une fin en soi qu'on n'a pas le droit de supprimer cavalièrement. Bien sûr, le courant anti-esclavagiste ne manquait pas de défenseurs parmi l'élite américaine ce qui explique la grande controverse suscitée par *l'Esquisse*.

En faisant un saut au tournant du 20^e siècle, nous avons constaté que les idées de méliorisme préconisées par Condorcet ont été reprises et même bonifiées par des penseurs américains, tels que Dewey et William James. A l'instar du penseur français du 18^e siècle, Dewey attribue l'avancement de la race humaine aux lumières de la raison transmises par la voie de l'éducation. De son côté William James s'inspire des idées de Condorcet qui font de la liberté et de l'égalité des droits inaliénables qui contribuent à l'amélioration de l'homme.

Bibliographie

- Ballinger, Stanley E. (1959) « The Idea of Social Progress Through Education and the French Enlightenment Period: Helvetius and Condorcet », *History of Education Journal*, vol.10, no1 / 4 Tenth Anniversary Issue, p.88-99
- Brand, Donald R. (2003) « Franklin Delano Roosevelt and the Second Bill of Rights » in Frost, Bryan-Paul and Jeffrey Sikkenga Editors, *History of American Political Thought*, Lanham, Lexington Books
- Condorcet (1994) 1791, *Cinq mémoires sur l'instruction publique*, Co Présentation, notes, bibliographie et chronologie part Charles Coutel et Catherine Kintzler. Paris : Garnier-Flammarion, 380 pp. Collection : Texte intégral. En ligne, <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.coj.cin> http://classiques.uqac.ca/classiques/condorcet/cinq_memoires_instruction/cinq_memoires.html, page consultée le 21 décembre 2008
- Condorcet (1998) 1795, *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, Flammarion
- Dewey, John (1939) *Intelligence in the Modern World, John Dewey's Philosophy*, edited, and with an introduction by Joseph Ratner, New York, Modern Library
- Haraszti, Zoltan (1950) « John Adams Flays a Philosophe: Annotations on Condorcet's Progress of the Human Mind », *The William and Mary Quarterly*, Third Series, Vol. 7, No. 2 Apr., pp. 223-254
- James, William (1968), edited and with an introduction by John, J. McDermott, *The Writings of William James, A Comprehensive Edition*, New-York, The Modern Library
- Koyré, Alexandre (1948), « Condorcet », *Journal of the History of Ideas*, Vol. 9, No. 2, Apr., Ross, Dorothy (1984), « Consciousness in Nineteenth-Century America », *The American Historical Review*, vol.89, n°.4, oct., pp.
- Ross, Dorothy (1994) *Modernist Impulses: 1870-1930*, Baltimore, John Hopkins University press
- Ross, Dorothy (1995) « Grand Narrative in American Writing from Romance to Uncertainty », *The American Historical Review*, Vol. 100, no.3 Jun.